



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 7 (2012)

*Traductions émancipatrices et mouvement des idées
au temps des Révolutions hispano-américaines : postface*

Bernard LAVALLÉ

www.hisal.org | mai 2013

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/Lavalle2012>

Traductions émancipatrices et mouvement des idées au temps des Révolutions hispano-américaines

Postface

Bernard Lavallé

Un des éléments essentiels de la relation coloniale fut, dans l'ancien empire espagnol comme dans les possessions américaines des autres puissances européennes, la nature restrictive des liens unissant les lointains territoires ultramarins à leur métropole. Ce cadre contraignant est connu dans l'historiographie française sous le nom d'*Exclusif*, en Angleterre sous l'appellation de *marchés réservés*, très révélatrice de l'égoïsme qui l'avait conçu.

En ce qui concerne le monde hispano-américain, cette obligation en principe incontournable est à l'origine du carcan et des pesanteurs bien connues de la *Carrera de Indias* mise sur pied dès le XVI^e siècle et de sa lourde administration aussi tatillonne que finalement inefficace. D'une façon paradoxale, elle eut aussi pour conséquence la contrebande à grande échelle et multiforme à laquelle Anglais, Hollandais et Français, un peu plus tard, se livrèrent d'abord dans l'aire caraïbe, espace par excellence des luttes impériales de l'époque, puis sur d'autres routes maritimes, dans le Pacifique notamment.

Cet *Exclusif* allait bien au-delà des productions matérielles. La défense intransigeante de la foi catholique et de son orthodoxie, la sauvegarde jalouse des prérogatives de la Couronne et des priviléges de ses sujets péninsulaires, y jouèrent aussi un rôle non négligeable. On le vit, par exemple au XVII^e siècle, dans le long bras-de-fer entre Madrid et la Compagnie de Jésus. Pour celle-ci, la nationalité de ses membres n'avait pas à entrer en ligne de compte au moment de leur nomination, et elle voulait pouvoir les intégrer à sa guise dans ses missions au Nouveau Monde, quelle que fût leur origine et malgré l'opposition royale.

Devant la crise des vocations en Espagne même et l'immensité de l'œuvre à accomplir outre-Atlantique, le roi finit par céder et accepta qu'un pourcentage des missionnaires jésuites soit constitué d'étrangers à l'Espagne. Pour sauver la face, la condition mise fut qu'ils proviennent des territoires relevant des familles de Habsbourg d'Espagne et d'Autriche, restriction au demeurant respectée ensuite d'une manière seulement très relative.

Ce sont d'ailleurs les riches bibliothèques jésuites des provinces américaines auxquelles reviennent l'honneur et le mérite d'avoir été les premières à s'ouvrir aux ouvrages venus des divers pays européens, en traduction espagnole ou française, quelquefois en version originale, ainsi que le montrent les études menées à Quito, Bogota ou Mexico, par exemple.

Avec d'autres exigences et selon bien sûr d'autres choix, les prélats éclairés de la fin du XVIII^e siècle, à qui l'on doit la réforme des études dans les universités placées sous leur autorité, ont continué à leur manière dans cette voie.

L'importance des traductions, signe de passage d'une culture à une autre, avait donc en Amérique espagnole de solides antécédents lorsqu'arriva l'époque des Indépendances.

La volonté de concevoir de manière nouvelle la relation avec l'Espagne, et d'en finir avec le tête-à-tête obligé qu'imposait depuis des siècles la relation coloniale, ne pouvait manquer de donner à la recherche d'airs nouveaux et extérieurs un poids encore plus grand que par le passé, et surtout plus lourd de sens.

A la fin du XVIII^e siècle, et surtout au début du suivant, l'Espagne n'est plus la seule référence obligée pour les habitants de l'empire. Les voyages et les séjours en Europe de Viscardo y Guzmán, Mier, Bello, de Miranda et Bolívar, parmi bien d'autres, n'ont plus pour but de visiter la seule Espagne et d'y retrouver des racines, mais de s'imprégnier des idées, des avancées réalisées sous d'autres cieux, en Italie, en France, à Londres.

Le Vieux continent n'est d'ailleurs pas forcément le seul à exercer l'attraction de son tropisme, comme le montrent Bello, entre le Venezuela et le Chili, le Chilien Camilo Henríquez et son long séjour en Argentine, ou même, sur un autre plan, les nombreuses traductions de la presse de Philadelphie dans *La Gaceta de Caracas*.

Désormais l'empire, ou plutôt les États-nations en train de naître dans la douleur, ne se situent plus dans le dialogue obligé et exclusif avec la Péninsule. Le contact avec d'autres formes de pensée, d'envisager le politique et, plus globalement, d'appréhender le monde, les aide à prendre conscience de leur identité en train de s'affirmer, leur donne des clés pour un avenir forcément différent, et trace des voies dont ils n'avaient jusque-là eu peut-être que l'intuition, qu'ils n'avaient parfois pas imaginées.

Les créoles américains ne sont plus les récepteurs passifs d'ouvrages conçus et écrits sous d'autres cieux, dans d'autres langues. Ils sont désormais les ouvriers actifs et intéressés au premier chef d'un vaste chantier de traductions, signes de leur ouverture sur le monde extérieur et de leur volonté de s'y intégrer. Ils les suscitent, les recherchent ou s'en chargent eux-mêmes.

Il y a longtemps que l'histoire de l'Indépendance hispano-américaine s'est heureusement libérée de l'étude complaisante et envahissante des «influences européennes» et du poids des Lumières du Vieux continent. Les remises en cause des vieux équilibres internes de la société marquée par des pesanteurs coloniales séculaires, l'apparition d'autres voix dans le concert social, l'émergence dans le jeu politique de nouveaux acteurs jusque-là tenus pour quantité négligeable ou empêchés de s'exprimer, les conditions rénovées de l'économie et du lien colonial du fait de la volonté métropolitaine, l'agitation grandissante des dominés, les avatars du contexte international à partir de l'Indépendance nord-américaine et surtout après 1789, ont tous joué leur rôle, à leur manière, dans les grands bouleversements qui eurent lieu en Amérique au cours des trois premières décennies du XIX^e siècle.

Il n'en reste pas moins qu'un ensemble d'études comme celles ici réunies vient rappeler à juste titre le travail des élites hispano-américaines de l'époque pour l'ouverture de leurs pays respectifs et leur insertion dans le concert mondial, selon des démarches et dans des buts dont on peut regretter que certains eurent longtemps des difficultés à émerger et à s'enraciner dans les jeunes «républiques créoles» nées du processus d'Indépendance.